BnF Gallica

Les Deux centenaires de Corneille, pièces en un acte et en vers, représentées à Rouen, Bordeaux, Le Havre, Tours, [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Cubières-Palmézeaux, Michel de (1752-1820). Auteur du texte.
Les Deux centenaires de Corneille, pièces en un acte et en vers, représentées à Rouen, Bordeaux, Le Havre, Tours, Grenoble, etc., par M. le chevalier de Cubières,.... 1785.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Yf 8831

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LES DEUX CENTENAIRES DE CORNEILLE,

PIÈCES EN UN ACTE ET EN VERS

Représentées à Rouen, Bordeaux, le Havre, Tours, Grenoble, &c. &c.

Par M. le Chevalier DE CUBIERES, de l'Académie de Lyon.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

A PARIS,

Chez { CAILLEAU, Imprimeur-Libraire rue Gallande, N°. 64.
BAILLI, Libraire, rue Saint-Honoré, Barrière des Sergens.

M. DCC. LXXXV.

RÉFLEXIONS
SUR
LE GRAND CORNEILLE.

LORSQUE l'Académie de Rouen proposa pour le sujet de son Prix d'Éloquence, *l'Eloge du grand Corneille*, ce Prix fut remporté par M. Gaillard, qui le mérita : M. Bailli obtint l'*Accessit*, & méritoit davantage : M. le Chevalier de L.... fut distingué dans la foule des Concurrens ; & quoique rejetté par les (1) Düumvirs, il fut accueilli par le Peuple. Fontenelle a écrit la vie de son oncle, & tout le monde connoît cette vie intéressante. Le P. Tournemine a donné une Apologie de l'Auteur de Cinna. La Bruyère, le P. Porée, Longepierre, le Marquis de Vauvenargues, ont publié des paralelles de Corneille & de Racine, où le premier est apprécié avec plus ou moins de goût, plus ou moins de partialité, plus ou moins de Justice. Fontenelle, lui-même, a laissé échapper dans sa jeunesse, un

(1) Allusion à un mot du Grand Corneille, fort connu.

paralelle qu'il a enſuite déſavoué, & qui pourroit ſervir de ſupplément à la vie de ſon oncle. Voltaire enfin, par ſon Commentaire, a décidé à-peu-près ce qu'il falloit croire ſur (1) le Grand Corneille. S'il a relevé quelques défauts, il n'a pas moins fait ſentir de beautés : voilà les Ecrivains qui ont fondé, pour ainſi dire, la Religion Cornélienne. On compte, parmi les Détracteurs de ce Dieu du Théâtre François, le fougueux d'Aubignac, l'orgueilleux Scudéri, Mairet, &c... Le reſte ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

D'après ce court expoſé, il ſeroit, je crois, difficile d'entreprendre, ſoit l'Éloge, ſoit la critique du Grand-Corneille, ſans répéter le bien & le mal qu'on en a dit. Mon projet eſt de ne faire préciſement ni l'un ni l'autre ; mais ſeulement de relever certaines erreurs, où il me ſemble que l'on eſt tombé ſur ce grand homme, & de finir par quelques réflexions ſur ſon ſtyle, ou plutôt ſur ce qu'on appelle la Poéſie de ſtyle.

On a imprimé, & l'on imprime tous les jours, que Corneille a créé la Tragédie en France ; il eſt bien certain qu'il l'a perfectionnée, qu'il l'a

---

(1) Voltaire a décidé à-peu-près ce qu'il fallait croire ſur les Pièces de Corneille qui ſont reſtées au Théâtre ; mais il n'a pas été juſte envers les autres. *Voyez ſon Commentaire.*

portée à ſa plus grande hauteur: mais comment peut-on affirmer qu'il en eſt le père? Voltaire a dit, qu'il étoit très-remarquable que l'Art Tragique eût commencé en France, ainſi qu'en Italie, par une Sophonisbe, & Voltaire a eu raiſon. Les trois unités ſont parfaitement obſervées dans la *Sophonisbe de Mairet*, & dans *la Mort de Muſtapha*, ou *le Grand & dernier Soliman*. Or, Sophonisbe fut jouée en 1629; la Mort de Muſtapha en 1630, & le Cid, comme chacun ſait, ne parût qu'en 1636. S'il eſt donc vrai que la première Pièce régulière mérite à ſon Auteur le titre de Créateur du Théâtre François; c'eſt à Mairet que ce titre appartient, & c'eſt ſans fondement qu'on le donne au Grand-Corneille.

Ce qu'il falloit imprimer & réimprimer beaucoup plus qu'on ne l'a fait, c'eſt que Corneille a véritablement créé en France, non la Tragédie, mais les deux ſortes de Comédies où nous avons excellé, celle d'*intrigue* c'eſt-à-dire, & celle de *caractère*. Avant *Mélite*, on ne connoîſſoit guères en France, que des Pièces imitées de l'Eſpagnol, Pièces dont les intrigues ſans vraiſemblance, offenſoient autant le goût que la raiſon. Mélite parût, & ſi elle ne jetta pas autant d'éclat que le Cid, ſon triomphe fût bien plus réel. Le Cid avoit à combattre Sophonisbe, Pièce armée à la

Romaine, & de pied-en-cap, Guerrière Dramatique, dont il n'étoit pas facile de se rendre vainqueur; & Mélite n'eût qu'à se montrer, pour terrasser des monstres impuissans & foibles, des avortons armés par le délire des imaginations Romanesques, & qu'un souffle du Génie devoit réduire en poussière. Le Cid, enfin, a été la première bonne Tragédie régulière. Mélite a été la plus régulière, & la première bonne Comédie d'intrigue, comme *le Menteur* a été la première bonne Comédie de caractère. On ne dit rien des premières Comédies du Grand-Corneille, & on ne les lit jamais, parce qu'en parlant d'un homme riche, qui a plusieurs beaux Châteaux, on ne cite guères les maisons rustiques & simples où logent ses Fermiers & ses Domestiques.

J'ai lû en cent endroits différens, & j'ai cent fois entendu dire, que le Grand Corneille étoit plein de respect pour le Poéte Rotrou, & qu'il l'appelloit son père. Voilà une Anecdote qu'il faut reléguer, ainsi que beaucoup d'autres, dans la classe des mensonges imprimés. Rotrou étoit né en 1609, & Pierre Corneille en 1606. Appelle-t'-on son père, un homme qui a trois ans moins que soi? Non, certainement: c'est donc du côté du génie que Rotrou avoit conquis cette paternité; mais ce fut en 1631 que parût *Mélite*, &

l'*Hyppocondriaque*, première Pièce de Rotrou, fut repréſentée en 1628, & imprimée en 1631. *La Bague de l'oubli*, ſa ſeconde Pièce, repréſentée en 1628, ne fut imprimée qu'en 1635. *Cléagenor & Doriſtée*, repréſentée en 1631, ne fut imprimée qu'en 1636. Quant à *Venceſlas*, il fut poſtérieur au *Cid*, de douze années. Or, l'Hippocondriaque, la Bague de l'oubli, Cléagenor & Doriſtée, ſont des Pièces déteſtables, bien inférieures à la Comédie de *Melite*, & qui eurent infiniment moins de ſuccès que cette dernière. Rotrou n'avoit donc ſur Corneille, ni l'antériorité du génie, ni celle de l'âge: ce n'étoit donc que par un excès d'humilité ou de politeſſe, que celui-ci pouvoit l'appeller ſon père; mais ſi l'homme qui a dit: *Je ne dois qu'à moi ſeul toute ma renommée*, pouvoit être poli, aſſurément il n'étoit pas humble. Comment ſe fait-il donc que Corneille ait appellé Rotrou ſon père? Je n'en ſais rien: ce qu'il y a de ſûr; c'eſt que du moment que Corneille eut donné Mélite, il n'eut plus en Littérature, ni père, ni ſupérieur, ni maître, ni rival.

J'ouvre les Éloges des hommes illuſtres, par Perraut, & j'y lis, que Corneille *avoit retranché, autant qu'il avoit pu, la paſſion de l'amour de ſes derniers Ouvrages, parce qu'il étoit convaincu*

qu'elle étoit, en quelque sorte, indigne du Cothurne, & que ce sentiment avilissoit presque toujours les Pièces où il se trouvoit. J'ouvre ensuite le Théâtre de Corneille : j'y lis, Othon, Attila, Tite & Bérénice, Pulchérie & Surena, qui sont ses derniers ouvrages : je vois qu'il n'y a pas une de ces Pièces où il n'y ait deux ou trois intrigues d'amour, & que Corneille *y a mis de l'amour autant qu'il a pu.* Je vois dans Surena, Euridice amoureuse de Surena, qui l'adore : j'y vois Palmis, sœur de Surena, qui aime le Prince Pacorus, lequel aime Euridice. Je vois, enfin, ce Héros, ce grand Surena.

Des Parthes le mieux fait d'esprit & de visage,
Et qui sait rétablir les Rois dans leurs États.

Je le vois, dis-je, se piquant de belle passion, refuser Mandane, fille du Roi des Parthes, pour rester fidèle à Euridice ; je le vois, enfin, mourir victime de sa tendresse. Je vois que Surena, la dernière Pièce du Grand-Corneille, est après le Cid, la Pièce de Corneille où il y a le plus d'amour. J'ouvre la Comédie-Héroïque de Pulchérie, & j'y vois qu'elle commence par ces Vers :

Je vous aime, Léon, & n'en fais point mystère ;
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire ;
Je vous aime, &c.

Et lorſque Pulchérie ménace Léon de ſe retirer en Judée, ſi ſes deſſeins ſont trahis; je vois Léon ſe troubler, & je l'entends répondre :

J'y mourrais de douleur, en adorant vos charmes.

Je l'entends ajouter:

Là mes yeux ſans relâche, attachés à vous voir,
Feraient de mon amour mon unique devoir.

Lorſque Léon parle à Pulchérie de ſes nombreux rivaux, je l'entends lui répondre : *ils ont tous des maitreſſes*. En effet, il n'eſt pas dans cette Pièce juſqu'à Martian,

Qui a, tout vieux qu'il eſt, plus de vertu que d'âge.

Il n'eſt pas juſqu'au vieux Martian qui ne ſoit amoureux de cette Pulchérie, & qui ne lui diſe à l'exemple des autres :

Depuis plus de dix ans je languis, je ſoupire;

& qui ne finiſſe par l'épouſer.

On connoît le ſujet de Bérénice, on ſait que c'eſt un combat de l'ambition & de l'amour; mais ce qu'on a oublié, peut-être, c'eſt que dans la Bérénice de Corneille, il y a un Domitien, frère de Titus, amoureux d'une certaine Domitie, qui dit, en parlant d'elle-même :

Quand je crois m'être miſe au-deſſus de l'Amour,
L'Amour, vers ſon objet me rappelle à ſon tour.

Ce qu'on a oublié, peut-être; c'eſt que Domitien

déclare en ces mots sa passion à cette Domitie :

Faut-il mourir, Madame, &, si proche du terme,
Votre illustre inconstance est-elle donc si ferme,
Que les restes d'un feu que j'avais cru si fort,
Puissent, dans quatre jours, se promettre ma mort ?

Ce qu'on a oublié, peut-être, c'est que le Grand-Corneille fait dire à Titus, lorsque Bérénice refuse sa main :

Madame, en ce refus un tel amour éclate,
Que j'aurais pour vous l'ame au dernier point ingrate,
Et mériterais mal ce qu'on a fait pour moi,
Si je portais ailleurs la main que je vous doi.
Tout est à vous : l'Amour, l'honneur, Rome l'ordonne, &c.

De Tite & Bérénice, je remonte à Othon : & que vois-je dans cette Pièce ? J'y vois cet Othon, un Sénateur Romain, amoureux de Plautine, fille du Consul Vinius, & qui dit, en parlant d'elle :

Tout m'en plaît, tout m'en charme, & mes plus chers scrupules,
Près d'un objet si cher passent pour ridicules.

J'y vois une Camille, nièce de Galba, amoureuse de ce même Othon, au point de dire des injures à sa rivale, & de conspirer, par jalousie, la mort de son amant : j'y vois, enfin, cet Othon, prêt à sacrifier l'Empire & sa vie même à sa maitresse, à qui un certain Martian ose déclarer sa flâme, quoiqu'il ne soit qu'un affranchi.

Que Charles Perraut, qui étoit Contrôleur des

Bâtimens, se soit trompé en parlant de Corneille, je le conçois : il se connoissoit plus en Architecture qu'en Poésie ; mais que le sage, le Philosophe Fontenelle, ait adopté les erreurs de Perraut, voilà ce que j'ai peine à comprendre, Or, il est certain que Fontenelle dit, en parlant d'Attila, que son oncle, *le Grand Corneille, n'y mit point d'amour, & qu'il dédaigna fièrement d'avoir de la complaisance pour ce nouveau goût.* Cependant ceux qui ont lû Attila, savent très-bien qu'il y a là un certain Ardaric, qui brûle pour la Princesse Ildione, & qui lui dit, en parlant de Rome :

Vos yeux l'emporteront sur toutes ses grandeurs, &c.

Corneille, enfin, a mis de l'amour jusques dans Œdipe, sujet terrible, où certainement il n'en falloit point mettre. Pourquoi tant de fadeurs élégiaques, tant de langueurs pastorales dans les derniers Ouvrages de Corneille ? S'il est difficile de deviner la raison qui a fait nier à Fontenelle qu'il y en eût, il l'est moins de dire pourquoi il y en a. Lorsque Corneille s'éteignoit, Racine répandoit sur le Théâtre une clarté jusqu'alors inconnue. Andromaque avoit paru, & cette Pièce, toute pleine d'amour, avoit mis ce sentiment à la mode. Corneille, il faut l'avouer, eut la foiblesse de payer un tribut à ce goût naissant : Corneille,

renonçant à ſon genre admiratif, chercha, à l'exemple de Racine, à remuer le cœur par la peinture des paſſions, & ſur-tout par celle de l'amour, qui en eſt le premier mobile. Diſons-le donc hautement: Corneille ſe gâta en voulant imiter Racine, comme Racine s'étoit gâté en voulant imiter Corneille. Les preuves en ſont dans Alexandre & Surena : celle-ci eſt une foible copie des chefs-d'œuvres de Racine, & l'autre une eſquiſſe imparfaite des Pièces immortelles de Corneille. Racine avoit tant de diſpoſitions pour le pathétique, & Corneille étoit ſi bien né pour le grand, que ces deux hommes n'ont pû ſe heurter, ſans ſe renverſer l'un l'autre, & que leur chûte reſpective eſt née de la réaction même de leur génie. Oui, qu'on liſe avec attention les Tragédies de Suréna & d'Alexandre, on cherchera envain dans celle-ci les muſcles des Héros, qui percent, pour ainſi dire, au travers de la draperie, dans les portraits d'Horace, de Cornélie & de Cinna. On remarquera dans l'autre, un vieux Athlète fatigué, ſubſtituant l'adreſſe à la force, & les grâces à l'énergie. L'Alexandre, offrira le Corrége. qui s'efforce d'imiter le Pouſſin, & Suréna préſentera Hercule dépoſant la maſſue, pour combattre avec le Ceſte.

Ainſi donc, il eſt permis de dire que, ſi Cor-

neille & Racine ont influé ſur leur ſiècle, ces deux grands hommes ont à leur tour influé beaucoup l'un ſur l'autre : mais il eſt vrai auſſi que Racine voyant le pas infructueux qu'il avoit fait dans le Domaine de Corneille, retourna en arrière, & s'éleva à la haute place, d'où l'on ne l'a point vu deſcendre, & que Corneille tomba du Trône, en voulant trop s'avancer dans les Etats de Racine.

Pluſieurs Critiques habiles, prétendent qu'Andromaque eſt la Pièce de Racine la plus parfaite, comme Tragédie, & qu'il n'a pas été plus loin. D'autres, ont obſervé que le germe de cette belle Pièce, étoit dans le Pertharite du Grand-Corneille. Ici, en effet, Grimoald menace Rodelinde de faire mourir ſon fils, ſi elle ne l'épouſe point, comme Pyrrhus veut faire périr Aſtianax, ſi Andromaque ne lui donne point la main. Edvige eſt jalouſe, ainſi qu'Hermione, & veut ainſi qu'elle ſe venger d'un inconſtant. Il y a entre les deux Pièces d'autres reſſemblances, qui n'ont pas pû naître du haſard. Ces Critiques en ont trouvé d'auſſi grandes, entre Héraclius & Athalie, & voilà pourquoi quelques partiſans de Corneille ont comparé Racine au roitelet, qui, caché ſous l'aile de l'aigle, & porté par lui jusqu'au plus haut des Cieux, en ſort tout-à-coup, lorſ-

que celui-ci ne peut plus monter, & s'élevant au-dessus de lui de quelques coudées, se fait déclarer Monarque des oiseaux. Si cette comparaison étoit juste & vraie dans toutes ses parties, il s'ensuivroit que Corneille auroit créé le Théatre & Racine.

Il y a deux ou trois points de contact entre Corneille & Racine, & l'on n'a cessé d'en faire des paralelles. Il y en a mille entre Sakespear & Corneille, & rarement on les a comparés. Que de beautés l'on admire dans Sakespear, qui sont les mêmes dans Corneille! Tous deux ont peint les Romains avec la même énergie; mais non avec le même désordre. Sakespear est un beau coursier, encore dans les haras, & à qui l'on n'a point imposé de joug : Corneille se l'est imposé lui-même. Que Corneille eût aimé Sakespear, s'il eût pû le connoître! Appuyé sur Lucain, il l'a passé de toute la tête : appuyé sur Sakespear, il eût été si grand, que l'œil humain n'auroit pû le mesurer.

On a assez vanté les chefs-d'œuvres de Corneille ; c'est-à-dire, Cinna, Polieucte, le Cid, les Horaces, Rodogune : on en a suffisamment senti le mérite ; mais a-t'-on rendu la même justice aux dernières Tragédies de ce grand homme? Voltaire voit vingt de ses Pièces *dans lesquelles à peine y*

a-t-il un morceau qui demande grâce pour le reste : ce sont ses termes ; & dans le Temple du Goût, il lui fait jetter au feu *Pulchérie* & *Suréna*. Voltaire me rappelle cet Anglois fastueux, qui, voulant aider un avare à chercher une guinée, qu'il avoit laissé tomber dans l'ombre, alluma volontairement un billet de banque de 100000 liv. & s'en servit comme d'un flambeau pour l'éclairer. Voltaire me paroît fort généreux du bien de Corneille ; Pulchérie, Othon, Attila, Suréna, ne sont pas des chefs-d'œuvres, sans doute ; mais ces vieilles médailles ont bien leur mérite. Si la galanterie ou un amour froid les défigure, si le goût Raffinien qui domine dans quelques-unes, en a effacé l'empreinte ; on voit néanmoins qu'elles sont frappées au coin du génie. Sans parler des quatre vers d'Othon si beaux & si renommés, j'avoue ne rien connoître de plus élevé, de plus fier & de plus grand, que la Scène suivante, qui est la seconde du second Acte de la même Pièce :

PLAUTINE.

Que venez-vous m'apprendre ?

MARTIAN.

Que de votre seul choix l'Empire va dépendre ;
Madame.

PLAUTINE.

Quoi ! Galba voudroit suivre mon choix ?

MARTIAN.

Non ; mais de ſon conſeil nous ne ſommes que trois ;
Et ſi pour votre Othon vous voulez mon ſuffrage,
Je vous le viens offrir avec un humble hommage.

PLAUTINE.

Avec ?...

MARTIAN.

Avec des vœux ſincères & ſoumis,
Qui feront encor plus, ſi l'eſpoir m'eſt permis.

PLAUTINE.

Quels vœux & quel eſpoir....

MARTIAN.

Cet important ſervice
Qu'un ſi profond reſpect vous offre en ſacrifice...

PLAUTINE.

Eh bien il remplira mes deſirs les plus doux ;
Mais pour reconnoiſſance, enfin, que voulez-vous ?

MARTIAN.

La gloire d'être aimé.

PLAUTINE.

De qui ?

MARTIAN.

De vous, Madame.

PLAUTINE.

De moi-même !..

MARTIAN.

De vous : j'ai des yeux, & mon âme...

PLAUTINE.

Votre ame, en me faiſant cette civilité,

Devrait

Devroit l'accompagner de plus de vérité.
On n'a pas grande foi pour tant de déférence,
Lorſqu'on voit que la ſuite a ſi peu d'apparence.
L'offre, ſans doute, eſt belle & bien digne d'un prix;
Mais en le choiſiſſant vous vous êtes mépris.
Si vous me connoiſſiez, vous feriez mieux paroître. . . .

MARTIAN.

Hélas! mon mal ne vient que de vous trop connoître;
Mais vous-même, après tout, ne vous connoiſſez pas;
Quand vous croyez ſi peu l'effet de vos appas.
Si vous daigniez ſavoir quel eſt votre mérite,
Vous ne douteriez point de l'amour qu'il excite.
Othon m'en ſert de preuve: il n'avoit rien aimé
Depuis que de Poppée il s'étoit vû charmé.
Bien que d'entre ſes bras Néron l'eut enlevée,
L'image dans ſon cœur s'en étoit conſervée;
La mort même, la mort n'avoit pû l'en chaſſer:
A vous ſeule étoit dû l'honneur de l'effacer.
Vous ſeule, d'un coup d'œil, emportâtes la gloire
D'en faire évanouir la plus douce mémoire,
Et d'avoir ſçu réduire à de nouveaux ſouhaits
Ce cœur impénétrable aux plus charmants objets.
Et vous vous étonnez que pour vous je ſoupire!

PLAUTINE.

Je m'étonne bien plus que vous me l'oſiez dire.
Je m'étonne de voir qu'il ne vous ſouvient plus
Que l'heureux Martian fut l'eſclave Icélus;
Qu'il a changé de nom ſans changer de viſage.

MARTIAN.

C'eſt ce crime du ſort qui m'enfle le courage.

Lorſqu'en dépit de lui je ſuis ce que je ſuis,
On voit que ce je vaux, voyant ce que je puis.
Un pur haſard, ſans nous, règle notre naiſſance;
Mais comme le mérite eſt en notre puiſſance,
La honte d'un deſtin, qu'on vit mal aſſorti,
Fait d'autant plus d'honneur, quand on en eſt ſorti;
Quelque tache en mon ſang que laiſſent mes ancêtres,
Depuis que les Romains ont accepté des maîtres;
Ces maîtres ont toujours fait choix de mes pareils
Pour les premiers emplois & les ſecrets conſeils.
Ils ont mis en nos mains la fortune publique;
Ils ont ſoumis la terre à notre politique.
Parrobe, Policlète; & Narciſſe, & Pallas,
Ont dépoſé des Rois, & donné des Etats.
On nous élève au trône au ſortir de nos chaînes.
Sous Claude on vit Félix le mari de trois Reines;
Et quand l'amour en moi vous préſente un époux,
Vous me traitez d'eſclave & d'indigne de vous.
Madame, en quelque rang que vous ayez pû naître;
C'eſt beaucoup que d'avoir l'oreille du grand Maître.
Vinius eſt Conſul, & Lacus eſt Préfet:
Je ne ſuis l'un ni l'autre, & ſuis plus en effet;
Et de ces Conſulats & de ces Préfectures,
Je puis, quand il me plaît, faire des créatures.
Galba m'écoute enfin, & c'eſt être aujourd'hui,
Quoique ſans ces grands noms, le premier d'après lui.

PLAUTINE.

Pardonnez donc, Seigneur, ſi je me ſuis mépriſe.
Mon orgueil dans vos fers n'a rien qui l'autoriſe:
Je viens de me connoître, & me vois à mon tour
Indigne des honneurs qui ſuivent votre amour.

Avoir brisé ces fers, fait un dégré de gloire
Au-dessus des Consuls, des Préfets, du Prétoire;
Et si de cet amour je n'ose être le prix,
Le respect m'en empêche, & non plus le mépris.
On m'avoit dit, pourtant, que souvent la nature
Gardoit en vos pareils sa première teinture;
Que ceux de nos Césars qui les ont écoutés,
On tous souillé leurs noms par quelques lâchetés;
Et que pour dérober l'Empire à cette honte,
L'univers a besoin qu'un vrai Héros y monte.
C'est ce qui me faisoit y souhaiter Othon;
Mais, à ce que j'apprends, ce souhait n'est pas bon:
Laissons-en faire aux Dieux; & faites-vous justice.
D'un cœur vraiment Romain dédaignez le caprice.
Cent Reines à l'envi vous prendront pour époux:
Félix en eut bien trois, & valoit moins que vous.

On vante l'ironie qui règne dans quelques Scènes de Nicomède. En est-il de plus sublime & de plus foudroyante que celle-ci? Quoique le Lecteur ne soit pour rien dans cette querelle, il en est presque terrassé autant que Martian lui-même. Voilà, si je puis parler ainsi, voilà de ces beautés d'instinct, qui doivent rendre l'Auteur plus étonné de son Ouvrage, que le Public ne l'est de son génie. Maintenant je prierai Voltaire de me dire si un pareil morceau *demande grâce pour le reste.* La seule interrogation *avec* vaut toute une Tragédie, & je ne conçois pas, pourquoi ce

mot n'eſt pas plus connu. Un Vers qui l'eſt beaucoup :

Non, je ne pleure pas, Madame, mais je meurs.

Ce vers ſeul mériteroit bien que la Pièce fût retirée des flâmes, ſuppoſé que l'Auteur du Temple du Goût fût aſſez abandonné du goût pour l'y jetter.

Il me reſte à dire quelque mots ſur le ſtyle du Grand-Corneille. L'Abbé du Bos, dans ſes Réflèxions ſur la Poéſie & la Peinture, penſe que le Public enchanté de la Poéſie de ſtyle du Cid & de la mort de Pompée, ne ſe laſſe point de les admirer, & les place fort au-deſſus de pluſieurs autres, dont les mœurs ſont meilleures, & dont le plan eſt régulier. Le Cid eſt mis au-deſſus de pluſieurs autres, moins pour la poéſie du ſtyle, que pour la vivacité de l'action & du dialogue, & l'Abbé du Bos s'eſt trompé tant ſoit peu ſur cette Pièce ; mais il a eu raiſon quant à la mort de Pompée, & en général, il auroit pû affirmer que Corneille eſt de tous nos Poëtes Dramatiques, celui qui a le plus de poéſie de ſtyle. J'entends les partiſans de Racine crier au blaſphême : qu'ils s'appaiſent. Je vais m'expliquer. Le ſtyle de Racine eſt peut-être le plus parfait qu'il y ait dans aucune Langue. Il y a long-tems qu'on l'a

dit, & il eſt inutile de le redire : il y a long tems que pour la verſification & les parties qui conſtituent ſon méchaniſme, on l'a comparé à Virgile, & il y a long-tems que tous les bons eſprits, ont approuvé la comparaiſon. A Dieu ne plaiſe qu'en voulant rendre à Corneille ce qui lui eſt dû, j'ôte à Racine ce qui lui appartient ; mais ſi le ſtyle de Racine a ſon mérite particulier, celui de Corneille en a auſſi un qui lui eſt propre. Le ſtyle de Racine n'eſt peut-être ſi parfait, que parce que les idées ſe ſuccédent dans ſes périodes avec un art admirable, qu'elles y marchent pour ainſi dire graduellement, qu'il y a enfin la même ſimplicité dans ſes phraſes que dans ſes plans. De-là cette clarté ſoutenue, cette douce abondance & le charme inexprimable de ſon langage. C'eſt par d'autres procédés que Corneille nous étonne & anime ſa diction. Examinez la contexture de ſes phraſes, vous verrez qu'il y conduit toujours pluſieurs idées à la fois, & que les couchant ſur pluſieurs lignes différentes, il en forme ces belles & fortes antithèſes qui les terminent. C'eſt ſur-tout dans les Horaces, Cinna & ſes autres chefs-d'œuvres, qu'il a cette manière pleine & vivante, qui offrant à l'eſprit, ſoit pluſieurs images, ſoit pluſieurs ſentimens, lui donne à penſer fortement, à ſe replier ſur lui-

même, & l'accable quelquefois de trop de nourriture. Corneille reſſemble à un habile Général, qui fait marcher de front & manœuvrer à la fois deux ou trois corps d'armées. S'il a peu d'harmonie dans les mots, il en a toujours une admirable dans les penſées : pas une idée qui ne correſponde à une autre, pas une penſée qui ne ſoit, pour ainſi dire, paralelle avec une autre penſée ; mais les mots qui rendent ces dernières, n'étant point rangés comme elles, & placés les uns vis-à-vis des autres, doivent néceſſairement ſe heurter, s'entrechoquer ſouvent dans la route, & de-là doit réſulter un tout, offrant plus d'ordonnance à l'eſprit qu'à l'oreille. Racine entrelaſſe à merveille les fils de ſon expreſſion ; mais chacun de ſes fils eſt ſimple. Ils ſont doubles & quelquefois triples chez Corneille : voilà pourquoi ſon tiſſu préſente des aſpérités, & ſi je puis me ſervir de ce terme, des rugoſités nombreuſes, tandis que celui de ſon rival eſt d'un moëlleux & d'un fini admirables. Racine rend tellement les ſyllabes amies, que rien ne peut plus les ſéparer : Corneille unit ſi fortement les penſées entr'elles, que ſes phraſes reſſemblent à autant de nœuds gordiens, qu'on ne peut délier ſans les rompre. Voilà quant à l'enſemble de leur ſtyle, leurs différences reſpectives. On prétend que Racine écrit mieux que

Corneille, & il faut bien le croire, puiſque tout le monde le dit ; mais quant à ce qui conſtitue la poéſie de ſtyle, quant à ces heureuſes alliances de mots qui ſemblent s'exclure, & qui forment plus particulièrement le langage des Muſes, quant à ces expreſſions qu'on pourroit appeller *trouvées*, parce qu'il eſt bien rare que le génie les cherche, il me paroit certain qu'il y en a plus dans Corneille que dans Racine, & il y en a quelques unes dans Racine qu'on rencontre dans Corneille. M. de la Harpe prétend que Racine n'avoit point étudié les convenances dans les Ouvrages de Corneille : j'y conſens ; mais Racine y avoit ſûrement puiſé les expreſſions ſuivantes, Agamemnon dit dans la première Scène d'Iphigénie :

Ce nom de Roi des Rois & de Chef de la Grèce,
Chatouilloit de mon cœur l'orgueilleuſe foibleſſe.

Achorée dit en parlant de Céſar, Scène première du troiſième Acte de Pompée :

L'aiſe de voir la terre à ſon pouvoir ſoumiſe,
Chatouilloit malgré lui ſon âme avec ſurpriſe :

On lit dans la Scène dernière de Bérénice :

Les larmes de la Reine ont éteint cet eſpoir.

On lit dans Attila, Acte V :

Et toute ma fierté dans mes larmes éteinte.

Théſée dit à Neptune, en parlant de ſon fils, Acte IV. de la Tragédie de Phédre:

Etouffe dans ſon ſang ſes deſirs effrontés.

Ptolomée en parlant de Pompée, dit d'une manière plus hardie encore & plus heureuſe, Scène premiere de la Tragédie de Pompée:

Dans le ſang de Pompée éteignons ſa fierté.

Oreſte dit, Acte troiſième d'Andromaque:

Et nos Grecs irrités
Ont lavé dans ſon ſang ſes infidélités.

Le vieil Horace dit, en parlant de ſon fils qu'il croit coupable:

Ces mains, ces propres mains
Laveront dans ſon ſang la honte des Romains.

Epheſtion dit, en parlant d'Alexandre:

N'allez point dans ſes bras irriter la victoire.

Cette expreſſion a bien pû naître de cet hémiſtiche de Camille, qui dit en parlant d'Horace, vainqueur de Curiace:

Offenſer ſa victoire.

Néron dit à Agrippine, Acte IV. de la Tragédie de Britannicus:

Allez donc & portez cette joie à mon frère.

Pompée dit à Sertorius, Acte III. de Sertorius:

Une ſeconde fois n'eſt-il aucune voie
Par où je puiſſe à Rome emporter quelque joie?

Phédre dit, en parlant de ses enfans, Acte troisième, de la Tragédie qui porte son nom :

Le sang de Jupiter doit enfler leur courage.

Martian dit, en parlant de lui-même, dans l'Acte II. de la Tragédie d'Othon :

C'est ce crime du sort qui m'enfle le courage.

Et Ptolomée dit, en parlant de César, Acte IV. de Pompée :

César, que tes exploits n'enflent plus ton courage.

On voir par ces rapprochemens que Racine a puisé dans Corneille ces belles expressions, *d'enfler le courage, de porter la joie, d'étouffer, de laver dans le sang, de chatouiller le cœur, &c...* Quoique ces alliances de mots soient très-heureuses, malgré leur hardiesse, en voici qui ne le sont pas moins. Quel autre que Corneille auroit osé dire :

Ce Crassus tout gonflé d'un vieux mépris de Rois.

Acte I. de Suréna.

Qu'on rêve avec plaisir, quand notre âme blessée,
Autour de ce qu'elle aime, est toute ramassée.

Pulchérie, Acte II.

Et sous l'obscurité d'une longue tutelle,
Cet habit & ce nom règnoient tous deux plus qu'elle.

Ibid, Acte V.

N'y perdez point de tems, allez sans plus rien taire
Tâter jusqu'en ce cœur les tendresses de frère.

Tite & Bérénice, Acte I.

Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage.

Sertorius, Acte III.

La terreur de mon nom, pour nouveaux compagnons,
Leur donne les Alains, les Francs, les Bourguignons.

Attila, Acte I.

Et quand, pour l'en punir, je crois prendre un grand Roi,
Je ne prends qu'un grand nom, qui ne peut rien pour moi.

Ibid, Acte II.

Et sur l'orgueil brisé des plus superbes têtes,
De sa course rapide entasser les conquêtes.

Ibid, Acte II.

Je veux, je tâche envain d'éviter par la fuite
Ce charme dominant qui marche à votre suite.

Ibid, Acte III.

Et le Généralat comme le Diadême,
M'érige sous votre ordre en fantôme éclatant,
En colosse d'Etat, qui de vous seul attend
L'ame qu'il n'a pas de lui-même.

Agésilas, Acte III.

Je voudrois seulement vous faire souvenir
Que j'ai près de trente ans commandé vos armées,
Sans avoir ramassé que ces nobles fumées
Qui gardent les noms de finir.

Ibid, même Acte.

Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment,
A qui dévoreroit ce règne d'un moment.

Othon, Acte I.

Je veux bien assurer votre main à Pison,
Et l'Empire aux Tyrans qui font régner son nom.

Othon, Acte III.

De ce mourant amour les ardeurs ramaſſées,
Jettent un feu plus vif dans nos ames glacées.

Sophonisbe, Acte V.

Je ſuis femme, & mon ſexe accablé d'impuiſſance, &c.

Sophonisbe, même Acte.

De ſa haine aux abois la fierté ſe redouble.

Sophonisbe, même Acte.

Ce n'eſt qu'un joug pompeux qu'on veut jetter ſur moi.

Théodore, Acte I.

Faire voir ſur ſes nefs la victoire flottante.

Pompée, Acte I.

C'eſt-là que tu verras ſur la terre & ſur l'onde
Le débris de Pharſale armer un autre monde.

Ibid, Acte V.

Tremble, & crois voir bientôt trébucher ta fierté.

Sertorius, Acte I.

Rome à ces grands deſſeins ouvrira tous ſes bras.

Sertorius, Acte III.

Le fils tout dégoûtant du meurtre de ſon père.

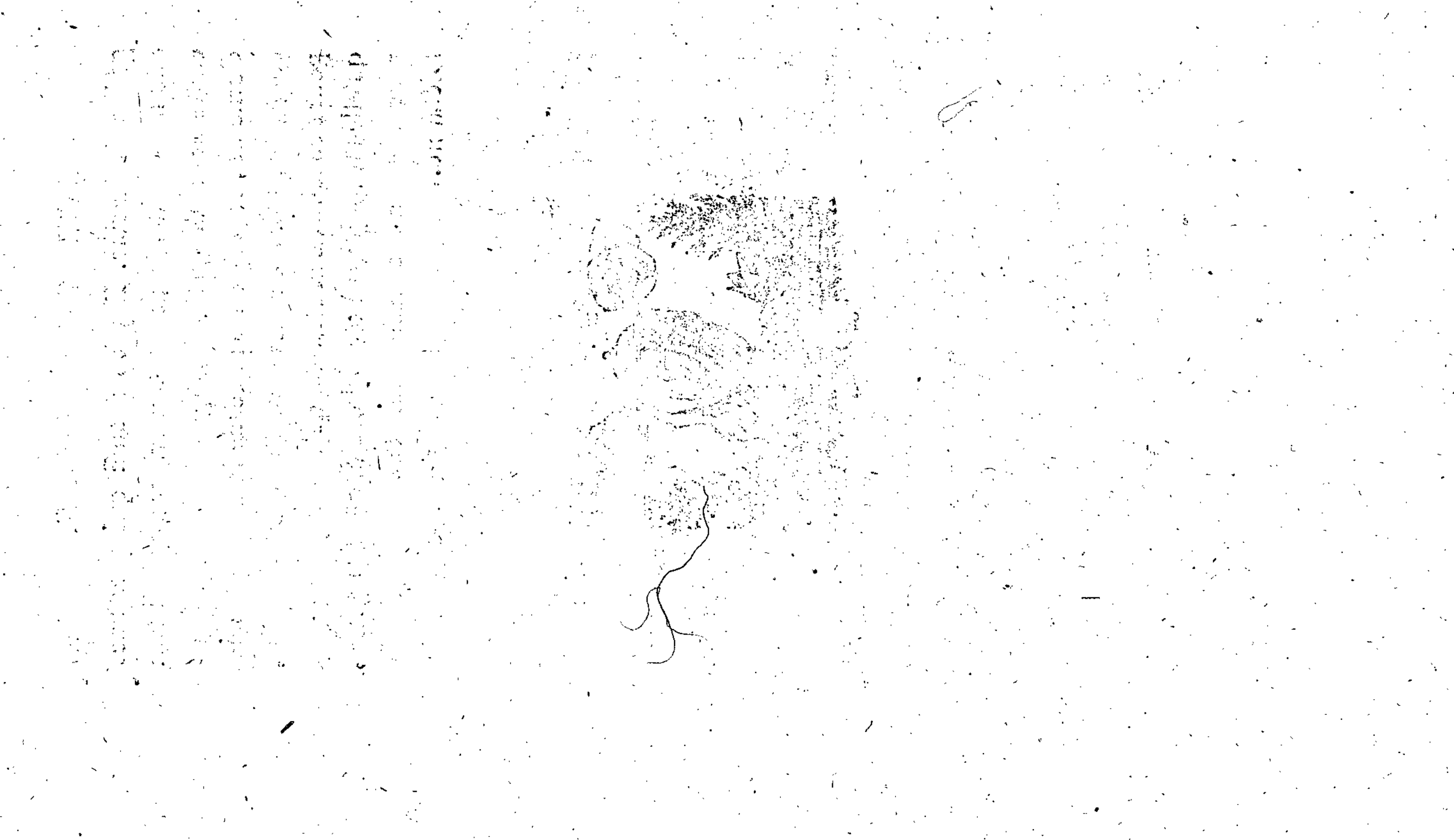
Cinna, Acte I.

On voit dans ces citations, *un fils dégoûtant d'un meurtre, une ville ouvrir des bras, un débris armer un monde, une victoire qui flotte, une haine aux abois, un nom qu'on fait régner, un coloſſe qui attend un âme, un charme qui marche, des têtes dont l'orgueil eſt briſé, un grand nom que l'on prend comme avec la main, un courage & des tendreſſes*

que l'on tâte, un habit & un nom qui règnent, &c, &c.... Toutes ces expreſſions paroîſſent barbares & forcées, tirées hors du cadre où le Peintre les a miſes ; mais quel éclat & quelle vie ne donnent-elles pas au Tableau! J'en rapporterois beaucoup d'autres ſi je ne craignois de fatiguer mes Lecteurs. En voila aſſez, je penſe, pour leur prouver que Corneille avoit au plus haut point la poéſie de ſtyle.

Les deux Pièces de Racine, où il y a le plus de ces alliances heureuſes, ſont Eſther & Athalie. Eſther, ſur-tout, me paroit être, à cet égard, le plus beau monument de la Poéſie Françoiſe. Racine y a tranſporté, avec un art admirable, toute la pompe Orientale des Livres Saints, tout le coloris, toute la majeſté de l'Ecriture. Racine dans ſes autres Pièces a eu au ſuprême dégré le talent de s'approprier les expreſſions d'Euripide, de Séneque, de Tacite, d'Horace même, & de preſque tous les anciens, qu'il connoiſſoit à fond. Il leur doit celles qu'il n'a point empruntées de Corneille ; mais celles que je viens de citer & une foule d'autres, non moins heureuſes, à qui Corneille les doit-il ? Si ce n'eſt à lui-même. Dans les ſeules Tragédies de Pompée & de Sertorius, il y a autant de ces figures hardies, avouées par le goût, qu'il y en a dans les ſix premières Tra-

gédies de Racine. Il y en a aussi quelques-unes que le goût désavoue, j'en conviens; mais il faut convenir aussi que la plûpart des rivaux de Corneille, soumis au caprice de la Langue Françoise, ont l'air d'être ses esclaves ; que Corneille, pour s'en faire obéir, n'avoit qu'à dire : je le veux : qu'elle fût toujours à ses ordres, & que son génie, tout Romain, a exercé sur elle une éternelle Dictature.



LA CENTENAIRE
DE CORNEILLE,

OU

LE TRIOMPHE DU GÉNIE,

PIÈCE EN UN ACTE, EN VERS LIBRES;

Représentée sur les Théâtres publics de Rouen & de Bordeaux le premier Octobre 1784.

Is verus triomphus est cùm benè de Republicâ meritis testimonium à consensu Civitatis datur. Cic. Philip. 14.

PERSONNAGES.

APOLLON.

MELPOMENE.

THALIE.

POLYMNIE.

SCUDÉRY.

LE GÉNIE de l'ancienne Rome.

LE GRAND CORNEILLE, Perſonnage muet.

Les principaux Perſonnages des Tragédies & Comédies du Grand Corneille, Rodrigue, Horace, Cinna, Pompée, Auguſte, Dorante, Don-Sanche, &c. Tous Perſonnages muets.

MUSES.

BEAUX-ARTS.

SUITE.

LA

LA CENTENAIRE DE CORNEILLE,

OU

LE TRIOMPHE DU GÉNIE.

SCENE PREMIERE.

APOLLON, MELPOMENE, THALIE.

APOLLON.

Qu'ai-je appris? En ces lieux je fais tout préparer
Pour recevoir ce père du Théâtre:
Toute ma Cour qui l'idolâtre,
Les Muſes & les Arts brûlent de l'honorer,
Et le Dieu qui commande aux rives infernales,
Pluton le refuſe à mes vœux!
Ce Monarque ennemi des pompes triomphales,
Le retient, malgré moi, dans ces boſquets heureux
Qu'entourent trois torrens de leurs ondes fatales.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

O d'une fête auguſte inutiles apprêts !
(*à Melpomene*).
Que je vous plains, ſenſible Melpomène !
Vous, qui l'avez inſtruit à régner ſur la Scène,
Vous, dont il a ſurpris les plus nobles ſecrets !

MELPOMENE.

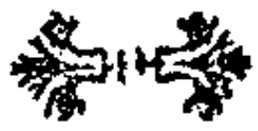
Avec raviſſement, du vieillard vénérable,
Mes yeux, après un ſiècle, euſſent revu les traits.
Que Pluton eſt un Dieu cruel ! inéxorable !
Je ne ſonge point ſans regrets
A ce refus impitoyable.
De ce Dieu les triſtes rigueurs
Ne pourront toutefois lui ravir notre hommage :
Nous lui réſervions des honneurs,
Que nous rendrons à ſon image.

APOLLON *à Thalie.*

Thalie au front joyeux, & dont l'eſprit badin,
Des travers, en riant, corrige la licence,
Thalie avec moins de chagrin,
Du Tragique fameux ſupportera l'abſence.

THALIE.

Pourquoi cela ? ... Corneille eſt auſſi mon Auteur,
Celui qui de la Tragédie
Chez les François fut l'inventeur,
L'eſt auſſi de la Comédie :
Il leur a donné *le Menteur.*
Mais dans ce docte Sanctuaire,
A l'inſçu d'Apollon, quel mortel oſe entrer ?



SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, SCUDÉRI.

SCUDERI.

J'AI cru, ſans être téméraire ;
Qu'un Auteur, tel que moi, pouvoit y pénétrer.

APOLLON.

Qui donc êtes-vous ?

SCUDERI.

Je me nomme
George de Scuderi : j'ai fait vingt mille vers,
Dont le bruit a porté mon nom dans l'univers ;
Et partant je ſuis un grand homme.
Je dois être connu du Seigneur Apollon.

APOLLON.

Non. J'avois oublié vos vers & votre proſe ;
On ne s'en ſouvient plus dans le ſacré vallon.

SCUDERI.

On ne s'en ſouvient plus ! J'en ignore la cauſe.
Mes vers ſont aſſez beaux pour être retenus ;
Le ſtyle en eſt aiſé, le tour Académique.
Et le Cid ? Vous ſavez que j'en fis la critique.
Que d'eſprit il y règne ! On diroit que Momus
A dicté cet Ouvrage unique.
J'eus toujours l'art d'inſtruire autant que d'amuſer.

APOLLON.

La critique du Cid ſervir à votre gloire ?
A ce point peut-on s'abuſer ?
Si l'on en garde la mémoire,
Ce n'eſt que pour la mépriſer.
Mais au Parnaſſe, enfin, quel ſujet vous amène ?

SCUDERI.

J'ai ſçû que dans ces lieux Thalie & Melpomène
Préparoient une fête à l'un de mes rivaux :
C'eſt moi qu'on doit fêter ; par mes nombreux travaux,
Ma Muſe a mérité d'être ici couronnée,
Et ſans doute pour moi la pompe eſt ordonnée.

APOLLON.

Qu'ai-je entendu ! . . Le Gouverneur
Du Château de la Garde, aſpire à cet honneur !
Les Peuples aſſervis ſur l'Africain rivage,
Suivoient jadis le char du vainqueur de Carthage :
Celui que je veux célébrer,
Doit jouir du même avantage.
Ici vous pouvez demeurer
Pour orner ſon triomphe.

SCUDERI.

Et vous le croyez digne
De cette Aporhéoſe inſigne !
Vous n'avez donc pas lû cet Auteur monſtrueux ?
Tous ſes plans ſont défectueux :
Ainſi que ſes Dames Romaines ;
Ses Héros ont toujours des vertus plus qu'humaines ;
Ils ſont toujours parés d'une fauſſe grandeur.

Son ſtyle eſt froid ſouvent, & ſouvent ſans couleur;
Ses caractères giganteſques
Ne doivent plaire, enfin, qu'aux eſprits romaneſques.
Il a pourtant quelques beautés,
Et quelques traits heureux que le public adore;
Mais on y trouve plus encore
D'incroyables abſurdités.

APOLLON.

Que je reconnois bien un ſuppôt de l'envie,
A ces diſcours injurieux!
Muſes, voyez ſa joie, & liſez dans ſes yeux,
Combien il a l'ame ravie,
Quand il a blaſphêmé les talens ou les Dieux!
Mais eſpère-t'-il nuire au nom du grand Corneille?
Penſe-t'-il étouffer nos généreux tranſports?
Non. Malgré ſes lâches efforts,
Le frêlon n'aigrit point le nectar de l'abeille.
En vain, pour l'abaiſſer juſques à leur niveau,
S'uniſſent à la fois l'orgueil & l'ignorance;
Corneille à leurs fureurs doit un luſtre nouveau.
Quel autre a donc créé la Tragédie en France?
Eſt-ce le froid Mairet? L'inégal du Ryer?
Eſt-ce toi, dont le fiel crût ternir ſon laurier?
Eſt-ce Rotrou? Hardi? Garnier? Triſtan? Jodèle?
Qu'on ſe détrompe enfin: Corneille le premier
Ouvrit & parcourut le tragique ſentier,
Et fait pour en ſervir, écrivit ſans modèle.

SCUDERI.

Parmi les cinq Auteurs on ſait qu'il brilla peu.

APOLLON.

Il brilla peu! Qu'entens-je! Eſt-ce ainſi qu'on l'outrage?

Corneille ſeul eut l'avantage
De ne point uſurper les dons de Richelieu.
Où ſont-ils, où ſont-ils, ces traits de vive flâme,
Cette touche énergique & ces mâles pinceaux,
Et ces élans d'une grande ame,
Qui raviſſent dans ſes tableaux?
Quand le grand Richelieu lui donna des rivaux,
On le vit s'élever comme un chêne ſuperbe,
Au milieu des humbles roſeaux
Qu'il laiſſe enſevelis ſous l'herbe,
Et monter à ce rang où l'on n'a plus d'égaux.
Semblable à Jupiter, dont la toute-puiſſance
Force l'impie à l'adorer;
S'il a quelques jaloux, ſa rapide éloquence
Les pourſuit, les atteint, les réduit au ſilence,
Et les condamne à l'admirer.
Oui, l'admiration eſt le reſſort ſublime
Que ſa main fait toujours mouvoir;
Et par elle ſur nous il a tant de pouvoir,
Que pour ſes défauts même il commande l'eſtime.

SCUDERI.

Rien n'eſt plus fatiguant que d'admirer toujours,
Et, ſelon moi, c'eſt un vice notable
Que d'être toujours admirable.

THALIE.

Ce vice eſt rare de nos jours.
Il en faut convenir.

APOLLON.

Sur nos doctes collines
Homère a mérité d'obtenir des autels;

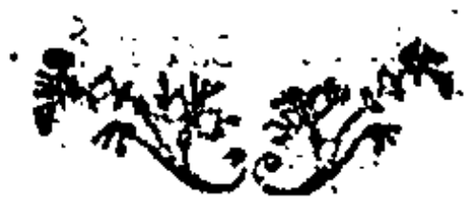
Corneille en doit avoir : jusqu'aux vertus divines
Corneille élève les mortels.
A côté l'un de l'autre, il faut que dans les nues
Ils portent leurs fronts révérés.
Que par les mêmes chants leurs noms soient consacrés,
Et que le même encens parfume leurs statues.
Comme aux accens de tous les deux
S'enflâment les cœurs généreux !
De tous deux aux Héros, que la lecture est chère!
Alexandre eût voulu que la Muse d'Homère
Célébrât ses exploits vainqueurs.
Corneille au grand Condé fit répandre des pleurs.

SCUDERI.

Je ne puis le nier, Homère est un grand homme ;
Mais ce Poëte si vanté,
Du vrai génie au moins eut la variété ;
Et Corneille n'a peint que les Héros de Rome.

APOLLON.

Muses, vous entendez ces blasphêmes nouveaux ;
Allez donc rassembler les divers personnages
Qui naquirent de ses pinceaux,
Et faites-lui sur l'heure expier ses outrages.



SCENE III.

APOLLON, SCUDÉRI.

SCUDÉRI.

ADMIREZ tant qu'il vous plaira
Sa grandeur, sa touche divine,
Son élévation, sa force, & cœtéra.
Pour moi, je préfère Racine.

APOLLON.

Racine!... Ah! du sacré vallon,
Tu voudrois qu'on l'exclut peut-être?
Je connois ton langage, il est perfide & traitre;
Je sais que sous le miel il cache l'aiguillon:
Mai toi-même, à ton tour. apprens à me connoître.
De Racine en ces lieux on adore le nom,
Et c'est lui que je voudrois être,
Si je n'étois pas Apollon.

SCUDERI.

Vous croyez donc que Racine est sans maître?

APOLLON.

Peu semblable à l'Envie, avec sincérité,
J'aime à dire la vérité.
Racine est sans rivaux; c'est le cœur & l'oreille
Que charment ses vers tour-à-tour:
Ils semblent faits, sur-tout, pour exprimer l'amour;
Mais il ne vint qu'après Corneille;
Il lui doit tout.

SCUDERI.

Quoi, tout! Corneille l'a gâté.
L'Alexandre le prouve on ne peut davantage:
Racine dans ce foible Ouvrage
Tomba, pour l'avoir imité.

APOLLON.

Les Scuderis nouveaux avec un art extrême,
L'un à l'autre ſans ceſſe oppoſant les grands noms,
Eſpèrent par ce ſtratagême
Nuire aux Chantres que nous aimons.
Mais voici de quoi leur répondre.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, MELPOMENE, THALIE.

(*Melpomène eſt ſuivie des principaux perſonnages Tragiques. Thalie eſt ſuivie des principaux perſonnages Comiques*).

MELPOMENE.

CLÉOPATRE, Félix, Nicomède, Phocas,
Sertorius, Pauline, accourez ſur mes pas:
Accourez, montrez-vous, & venez le confondre.
Voici d'abord Pauline, eſclave du devoir,
Qui bravant de l'amour l'invincible pouvoir,
S'illuſtre par un ſacrifice.
Non loin d'elle, vois-tu l'aſſaſſin de Maurice,
Qui, trompé dans ſa haine, ainſi que dans ſes vœux,
Soit qu'il pardonne ou qu'il puniſſe,
Se trouve toujours malheureux.

Vois-tu la fière Cléopâtre,
Qui de meurtres avide & de ſang idolâtre,
Au crime même imprime ſa grandeur,
Et pénètre les ſens d'une ſublime horreur.
Regarde à ſes côtés l'adorable Chimène,
Par qui l'amour triomphe, ainſi que Melpomène:
Son Rodrigue eſt près d'elle, & Don-Diègue les ſuit.
Parmi tous ces Héros, objets de tes blaſphêmes,
En eſt-il, réponds-moi, dont les traits ſoient les mêmes?
Admire, en frémiſſant, la main qui les produit:
Varié, ſimple & grand, ainſi que la Nature,
Va, l'eſprit ſeul du Peintre égale la peinture.

THALIE *montrant Dorante ou le Menteur.*

Et mon ami Dorante a-t-il les mêmes traits
Que ces nombreux Héros? Et lorſqu'il le fait rire,
Eſt-ce Pompée, en lui, que le public admire?

SCUDERI.

Corneille, j'y conſens, varia ſes portraits;
Mais il n'a point de goût, vous le ſavez, Déeſſes:
Vous l'avez comblé de largeſſes;
Mais le goût, le goût ſeul embellit le talent;
C'eſt le goût ſeul qui donne un coloris brillant:
Sans goût point de génie.

APOLLON.

O Ciel! eſt-il poſſible!
Qu'en ces lieux!..

THALIE.

Dieu puiſſant des heures & des jours,
Ne ſouffrez pas que ce diſcours
Altère votre ame paiſible.

Des méchants & des ſots je me mocque toujours ;
C'eſt le meilleur parti. Venez, venez Dorante,
Saluez cet Auteur, dont la Muſe pédante
Ne connoît que le Goût, que le Goût ſeul enchante.
Avec du goût Corneille auroit plus réuſſi ;
Il n'avoit point de goût, la choſe eſt évidente,
Et pour l'amour du goût, je vous ſalue auſſi.

(*Thalie & Dorante font chacun, à Scudéri, une révérence d'un air mocqueur.*)

SCUDÉRI, *d'un ton menaçant.*

Me veut-on inſulter par ce ton d'ironie ?
On pourroit....

THALIE.

h ! Monſieur !...

SCUDÉRI.

Je fus brave autrefois.

THALIE.

Oui, vos Vers ſont fameux ainſi que vos exploits.
Mais, qui fait de la ſorte accourir Polymnie ?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, POLYMNIE.

THALIE, *à Polymnie.*

La Déeſſe de l'Opéra,
Du Ballet & de l'Intermède,
Veut-elle auſſi fêter le Peintre de Cinna ?

POLYMNIE.

Le Peintre de Cinna fut l'Auteur d'Andromède.
Mon Art doit l'être à ses talens divins.
Dans le Palais du Dieu de l'Harmonie,
Son front doit être aussi couronné par mes mains :
Mais apprenez qu'ici des antiques Romains,
Vous allez voir paroître le Génie.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE GÉNIE de l'ancienne Rome, en habit Romain.

LE GÉNIE.

DANS l'ombre de la nuit m'offrant au vieux Brutus,
C'est moi qui lui donnai ses farouches vertus;
C'est moi qui créai Rome, alors qu'aux bords du Tybre
Tomba ce peuple long-tems libre,
Avec lui je tombai sous le joug des tyrans;
Nous périmes tous deux; jugez dans ces momens
A quelle douce joie en secret je me livre :
Depuis vingt siécles révolus,
Depuis le grand Pompée, enfin, je n'étois plus,
Et Corneille m'a fait revivre;
Corneille a de nouveau fait vaincre mes Romains;
Par l'amour du pays, sur-tout par le courage,
J'en fis les premiers des humains,
Corneille en fait des Dieux; Corneille a l'avantage,
En le reproduisant, d'embellir mon ouvrage.

De ses mâles tableaux que j'aime les couleurs!
Les Rois, les Mortels Consulaires,
Les vertus du Sénat, les troubles populaires,
La méprisable Cour des derniers Empereurs,
Mon peuple à son déclin, mon peuple à sa naissance,
Ses conquêtes & ses revers,
Et sa foiblesse & sa puissance,
Il a tout peint. Rendue avec ses traits divers,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute en ses Vers.
Désirez-vous qu'ici ma bouche vous retrace
Ces traits dont le cœur est frappé?
Rappellez-vous le vieil Horace,
Lorsque, par un récit trompé,
De la fuite d'un fils seulement occupé,
Il s'écrie en pleurant: *qu'il mourut!*

SCUDÉRI, *à part.*

Mot sublime;
Je dois en convenir....

LE GÉNIE.

Le transport qui m'anime;
A ce mot, je le vois, passe dans votre cœur;
De l'Envie & du Tems le Génie est vainqueur.
Rappellez-vous, s'il se peut qu'on l'oublie,
De sa juste colère Auguste triomphant;
Voyez le pardonner aux fureurs d'Émilie,
Ainsi qu'un père à son enfant.
Pour la première fois, sur la Tragique Scène,
Combien il m'attendrit, combien il m'étonna!
Lorsque l'accent de Melpomene
Lui prêta ce discours: *Soyons amis, Cinna.*

À ces traits dont encor le ſouvenir me touche,
Je crus entendre un Dieu me parler par ſa bouche.
O Corneille ! ô grand homme, égal à mes Héros!
Te voilà donc ſorti du ténébreux Empire!
Et, pour y recevoir le prix de tes travaux,
Sur le Parnaſſe ; enfin, ma main t'a pu conduire.

APOLLON.

Qu'entends-je ? ce Grand Homme ; objet de notre amour ;
Aux Champs Éliſiens, par un ordre barbare ;
Retenu juſques à ce jour,
Auroit pu repaſſer les Fleuves du Ténare!

LE GÉNIE.

Pluton vient à l'inſtant de le rendre à mes vœux.
Jadis mes Romains belliqueux
Ont peuplé les rivages ſombres
De tant d'illuſtres Morts deſcendus chez les Ombres ;
Qu'il n'a pu refuſer à mes juſtes deſirs,
La douceur d'augmenter vos innocens plaiſirs.
Ce favori de Melpomene,
Avant de pénétrer dans ces auguſtes lieux,
A voulu s'arrêter aux bords de l'Hippocrène,
Dont le murmure harmonieux
A tant de fois charmé ſa veine.
Je vais l'y retrouver ; & bientôt, à vos yeux,
Il paroîtra ſous la pourpre Romaine.
Vos regards, à loiſir, pourront le contempler,
Mais la loi du Deſtin lui défend de parler,
Et vous le verrez ſans l'entendre.

APOLLON.

De cette loi je brave la rigueur ;

Son aſpect ſuffira pour faire mon bonheur.
Allez, il ne faut pas plus long-tems le ſuſpendre.

SCÈNE VII.

APOLLON, THALIE, MELPOMENE, POLYMNIE, SCUDÉRY.

APOLLON.

Je vais donc le revoir.... Momens délicieux!

THALIE.

Momens que j'attendois!

MELPOMENE.

La loi des deſtinées
Nous le rend après cent années.

POLYMNIE.

Que pour un tel bienfait il faut bénir les cieux!

SCENE VIII & dernière.

Les Précédens, SCUDERI, LE GRAND CORNEILLE, conduit par le Génie de l'ancienne Rome, THERPSICORE.

APOLLON.

C'est lui-même en effet; c'eſt lui, c'eſt ce Grand Homme.
Que ſa préſence inſpire de reſpect!

Ne croit-on pas à ſon aſpect
Voir le Dieu de l'antique Rome ?
Voilà ce front auguſte & ces cheveux flottans,
Par l'étude blanchis, bien plus que par le tems.
Qui pourroit s'y méprendre ? Approche, ombre, que j'aime,
Qu'il m'eſt doux de te voir ! Je ne puis m'en laſſer.
Approche, un ſi grand homme eſt l'égal des Dieux même ;
Sur le Trône des Dieux il faut donc le placer.

(*Aux Muſes & aux Arts*).

Muſes, & vous, Beaux-Arts, dont l'eſſain m'environne,
Qu'à tous les yeux, ſoudain, on découvte mon Trône.

(*Une toile ſe lève, on voit dans le fond du Théâtre un Trône magnfiquement orné*).

Que ce Mortel y monte. Et vous, Héros nombreux
Qui par lui revivez ; & dont les noms fameux
Jouiront déſormais du ſort le plus proſpère,
Héros qu'il a créés, ſaluez votre père.

(*Tous les Acteurs & Actrices des Tragédies & Comédies de Corneille, tombent à ſes genoux : ils ſe relèvent & le conduiſent en triomphe ſur le Trône d'Apollon*).

SCUDERI.

J'enrage, en voyant les honneurs
Qu'à cet Auteur ſans goût, on ſe diſpoſe à rendre.
Il monte ſur le Trône.... ô dépit ! ô fureurs !
Ne pouvant l'en faire deſcendre,
Fuyons.

APOLLON *l'arrêtant.*

Arrête, dans ces lieux
Apollon te condamne à reſter immobile.
Sur ce vieillard qui vient d'embellir cet aſyle,

Attache

Attache, malgré toi, les yeux.
C'eſt ainſi, c'eſt ainſi qu'on doit punir l'envie ;
Le plus cruel tourment pour ce monſtre odieux,
Eſt le triomphe du génie.

(*Scuderi reſte les yeux fixés ſur le grand Corneille. & voit tous les honneurs qu'on lui rend*).

Nymphes du double Mont, commencez vos Concerts,
Et mêlez votre voix à nos Couplets divers.

CHŒUR *de Femmes.*

Honneur, honneur au grand Corneille,
Du Parnaſſe il eſt la merveille.

MELPOMENE.

Sur le peuple le plus aimable,
C'eſt toi qui m'as rendu mes droits ;
D'un art qui lui ſemble admirable,
Le François ignoroit les loix.
Le Cid paroît, de Melpomène
S'étend par-tout l'heureux pouvoir :
Fier Rodrigue, tendre Chimène,
Sans vous aimer peut-on vous voir ?

CHŒUR *de Femmes.*

Honneur, honneur, &c.

THALIE.

Je te dois auſſi mon hommage,
O toi ! dont l'eſprit créateur
Nous offrit la riante image,
Et les traits divers du Menteur !
C'eſt par toi que je regne en France ;
Par toi mon art fut ranimé.

Moliere obtint la préférence ;
Mais tu fus le premier aimé.

CHŒUR *de Femmes.*

Honneur, honneur, &c.

POLYMNIE.

Sur le front du noble Poëte,
Je veux mettre aussi mon laurier.
De Quinaut la gloire est complette,
Ses vers charment le monde entier ;
Mais s'ils enchantent notre oreille,
Et si le cœur en est touché,
Je te le dois, ô grand Corneille !
Armide naquit de Psyché.

CHŒUR *de Femmes.*

Honneur, honneur, &c.

(Les trois Muses, après avoir chanté ces Couplets, vont poser chacune une couronne sur la tête du Grand Corneille, & se rangent ensuite à côté du Trône avec les personnages de ses Pièces).

SCUDERI.

Corneille étoit l'Auteur unique
Aimé du divin Apollon.
Du Cid j'écrivis la critique,
Espérant de flétrir son nom.
De quoi m'a servi cette audace ?
Qu'ai-je reçu pour cet affront ?
Il plane au sommet du Parnasse.
Je rampe au bas du double Mont.

CHŒUR.

Honneur, honneur, &c.

LE GÉNIE *de Rome.*

Et vous, Peuple de Normandie,
Peuple vraiment ami des Arts;
Le père de la Tragédie
A vu le jour dans vos remparts:
Ses vertus qu'ici l'on renomme,
Le font règner sur les humains.
Messieurs, imitez ce grand homme;
Et vous serez tous des Romains.

APOLLON *à Therpsicore.*

Therpsicore, sans vous a commencé la Fête;
Et par vous elle doit finir.
Des Talents, des Beaux-Arts que l'élite s'apprête;
Pour honorer Corneille ils doivent tous s'unir.

AU PUBLIC.

Trois Divinités du Parnasse
Par l'hommage le plus brillant,
Viennent à l'envi sur ma trace
De récompenser le talent;
C'est peu d'avoir en diadême
Ces trois couronnes sur le front;
J'en reclame une quatrième
Que vos suffrages donneront.

Un Ballet termine la Pièce.

FIN.

Lu & approuvé. A Paris, le 11 Novembre 1784,

SUARD.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer. A Paris, ce 25 Novembre 1784.

LE NOIR.

LA CENTENAIRE
DE CORNEILLE,

OU

LE GÉNIE VENGÉ,

PIÈCE EN UN ACTE, EN VERS LIBRES.

Qui dixerunt Deo, recede à nobis, scientiam viarum tuarum nolumus. Job. 21.

AVERTISSEMENT.

CETTE Pièce a été lue deux fois, & deux fois reçue à la Comédie Françaiſe ; les Rôles en ont été diſtribués, les répétitions commencées ; quand donc ſera-t-elle jouée ? on l'ignore : en attendant, l'Auteur a cru devoir la publier.

PERSONNAGES.

MELPOMENE.

THALIE.

APOLLON.

Le Grand CORNEILLE.

LE FAUX-GOUT.

Un Auteur Tragique.

Un Auteur Comique.

Suite du Faux-Goût.

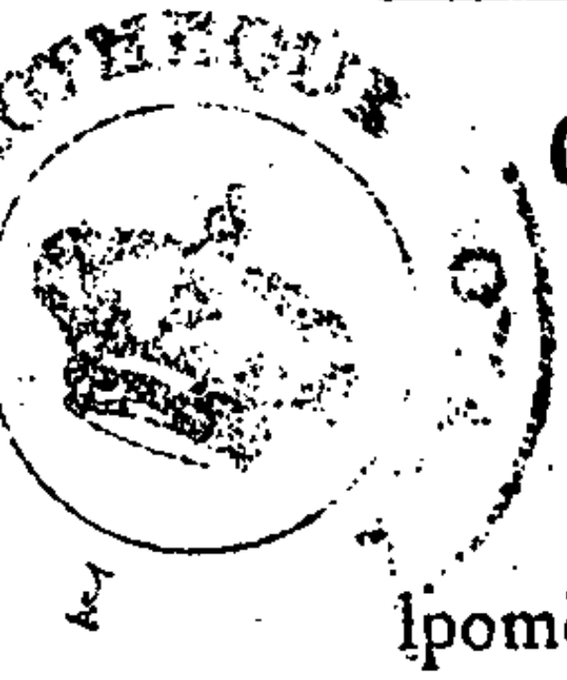
La Scène eſt dans le Temple de Melpomène.

LA CENTENAIRE DE CORNEILLE,

OU

LE GÉNIE VENGÉ.

Le Théâtre repréſente le Temple de Melpomène. On voit ſon Trône d'un côté, & de l'autre les Buſtes de Corneille, Racine, Voltaire, Crebillon, du Belloi, à quelque diſtance l'un de l'autre, & rangés un peu en demi cercle.



SCÉNE PREMIERE.

THALIE, *ſeule.*

DANS le noir Empire des ombres,
Ipomène, ma ſœur, deſcendit l'autre jour :
Elle alla ſupplier le Dieu des rives ſombres,

De lui rendre Corneille, objet de ſon amour;
Corneille, à qui dans ce ſéjour
Nous déſirons d'offrir le plus ſincère hommage,
Elle n'eſt point encor de retour du voyage,
Et j'en ſuis alarmée: elle auroit dû ſonger
Que l'on ne peut là-bas arriver ſans danger.
Devoit-elle, ſur-tout, confier à Thalie
La garde de ſon Temple? Ah! que ma pauvre ſœur
A fait une bonne folie!
Quand Molière vivoit, cet enjoué Cenſeur
Me rendoit aux ſots redoutable;
Il n'eſt plus; ſous le joug d'un tyran déteſtable
Il m'a fallu plier, & je vois le faux goût
Sur ce Trône inſtallé, juger ici de tout.
Mais je l'entens venir: ſa figure eſt groteſque,
A ſes dépens je pourrois plaiſanter;
Nous aurions un débat qui deviendroit burleſque;
Il eſt plus ſûr de l'éviter.

SCENE II.

THALIE, LE FAUX-GOUT, UN AUTEUR TRAGIQUE, UN AUTEUR COMIQUE, Suite du Faux-Goût.

LE FAUX-GOUT *arrêtant Thalie.*

EH quoi! Thalie ainſi nous quitte!
Mon aſpect lui fait peur?

THALIE.

Laiſſez-moi m'en aller.

LE FAUX-GOUT.

Un moment.... S'en va-t-on ſi vite ?

THALIE.

Thalie & le Faux-Goût n'ont rien à démêler.

LE FAUX-GOUT.

Pourquoi donc me donner cette injuſte épithète.
Je ſuis le Dieu du goût, & chez moi rien n'eſt faux.

THALIE.

Le Dieu du goût n'a point tous vos pompeux défauts:
Il me rend quelquefois viſite à ma toilette ;
Je le connois beaucoup ; ſimple dans ſes diſcours,
Plus ſimple encor dans ſa parure,
Il rejette les vains atours,
Tiſſus des mains de l'impoſture :
Il eſt le fils de la nature,
Et le compagnon des amours.
Vous êtes tous les deux fort occupés à plaire ;
Mais il plaît ſans effort & ſans ambition,
Il en a le talent, vous la prétention.
Ce Trône fut le ſien, Deſpote littéraire,
Vous l'avez uſurpé, vous y donnez des loix;
Mais les neufs Sœurs jamais n'écoutent que ſa voix.
Grâces, gaité, bonté, chez lui tout ſe raſſemble,
Son règne eſt éternel, le vôtre eſt d'un moment.
Décidez donc préſentement
Si ce beau portrait vous reſſemble.

LE FAUX-GOUT (*à part*).

Je voudrois près de moi la fixer en ces lieux,
(*Haut, montrant sa suite*).
Sa figure me plait. Voici l'aimable élite
Des Auteurs larmoyans que je traîne à ma suite;
J'anime leurs efforts, je préside à leurs jeux.
Habitez avec nous ce séjour gracieux,
Vous aurez du plaisir.

THALIE.

J'en rougirois dans l'ame,
Ce plaisir n'est point fait pour une honnête femme.

LE FAUX-GOUT.

Eh quoi! seriez-vous prude?

THALIE.

Oh! non, en vérité;
On connoît ma franchise ainsi que ma gaité:
Mais il me faut des jeux qu'approuve la décence,
Et toujours le faux-goût marche avec la licence.

(*Elle sort*).

SCENE III.

LE FAUX-GOUT, UN AUTEUR TRAGIQUE, UN AUTEUR COMIQUE, Suite, &c.

LE FAUX-GOUT *montant sur le Trône de Melpomène.*

PRÈS de mon Trône rangez-vous,
Nobles soutiens de mon Empire,
Et commençons, en dépit des jaloux,
Nos sçavantes leçons sur le grand art d'écrire.
Approchez, Monsieur Licidas,
Mes conseils, dont vous faites cas,
Vous ont ouvert une route hardie,
Qu'un autre ne sauroit trouver;
Et le Goût sûrement ne pourra qu'approuver
Votre nouvelle Tragédie.

L'AUTEUR TRAGIQUE.

Je ne devrai qu'à vous ses sublimes beautés;
Dans ma Pièce, d'abord, il n'est point d'unités,
D'action, de tems, de lieu même.

LE FAUX-GOUT.

Point d'unités! bravo! c'est ce que j'aime.
Où se passe l'Acte premier?

L'AUTEUR TRAGIQUE.

Dans le Sénat Romain.

LE FAUX-GOUT.

Le second ?

L'AUTEUR TRAGIQUE.

A la Chine.

LE FAUX-GOUT.

Le troisième ?

L'AUTEUR TRAGIQUE.

Au Sérail: c'est le plus régulier.

LE FAUX-GOUT.

Le quatrième ?

L'AUTEUR TRAGIQUE.

A Sparte : au Japon le dernier.

LE FAUX-GOUT.

Bravò ! bravissimò ! L'ordonnance est divine.

(*A sa Suite.*)

Eh bien ! mes chers amis, n'êtes-vous pas charmés
De voir que dans leur noble audace,
Les Poëtes que j'ai formés,
Bravent les vieilles loix d'Aristote & d'Horace ?

LA SUITE.

Bravò ! bravissimò !

LE FAUX-GOUT.

Peut-on vouloir encor
Enchaîner le talent, & borner son essor ?
Les règles que suivoient & Racine & Corneille,
Avoient le droit de plaire à nos grossiers ayeux ;
Mais la Philosophie a décillé nos yeux :
Il faut, pour entasser merveille sur merveille,

Il faut, pour agrandir la carrière des Arts,
Se permetrre d'heureux écarts,
Et d'Icare empruntant les ailes,
Pénétrer jusqu'aux Cieux par des routes nouvelles.
(*A l'Auteur Tragique*).
Votre action est double, ou triple apparemment?

L'AUTEUR TRAGIQUE.

J'en ai cinq au lieu d'une.

LE FAUX-GOUT.

Oh! l'admirable chose!
Et votre Tragédie est-elle en Vers?

L'AUTEUR TRAGIQUE.

En Prôse.

LA SUITE.

Bravò! bravissimò!

LE FAUX-GOUT.

Voilà certainement
De nos beaux esprits le plus sage.
Voilà le plus sensé de tous mes nourissons,
Et celui qui de mes leçons,
A fait le plus sublime usage.
(*A l'Auteur Comique*).
Pour vous, Monsieur Cliton, vous bornez vos talens
A composer des Comédies:
Nous en donnerez-vous quelqu'une en peu de tems,
Remarquable à son tour par des beautés hardies?

L'AUTEUR COMIQUE.

J'en prépare une en ce moment,
Qui peut-être à vos yeux aura quelque mérite;
C'est le Tartuffe ou l'Hypocrite.

LE FAUX-GOUT.

Un tel ſujet me plaît infiniment,
Il fournit à Molière un aſſez bel ouvrage;
Mais cet ouvrage a bien vieilli:
Il eſt d'ailleurs trop ſimple, & c'eſt vraiment dommage;
En le rajeuniſſant vous l'aurez embelli.
Sont-ce des valets, des ſoubrettes
Qui forment votre nœud?

L'AUTEUR COMIQUE.

C'eſt ſe mocquer des gens,
Que d'employer ces vieux agens.
Les Daves, les Martons, les Criſpins, les Liſettes,
Par leur joyeux babil pouvoient plaire autrefois;
Mais le rire à préſent eſt devenu bourgeois.

LE FAUX-GOUT.

On ne rit donc jamais dans votre Comédie?

L'AUTEUR COMIQUE., *très-gravement.*

Jamais.

LA SUITE.

Bravò! bravò!

LE FAUX-GOUT.

Monſieur, y pleure-t-on?

L'AUTEUR COMIQUE.

Comme dans une Tragédie.

LE FAUX-GOUT.

Bravò! bravò Monſieur Cliton,
Pour ſuivre en tout les vraiſemblances;
Vous avez, je crois, trop de ſens.

L'AUTEUR COMIQUE.

Deux duels, trois reconnoissances;
Cinq ou six travestissemens:
Un souper dans le troisième Acte;
Au dernier deux enterremens;
Voilà mes moyens.

LE FAUX-GOUT.

Excellens!
Que la Pièce doit être exacte?

L'AUTEUR COMIQUE.

Elle brille, sur-tout, par les nombreux effets;
Car, vivent les effets pour charmer au Théâtre.

LE FAUX-GOUT.

Les effets! je les idolâtre.

L'AUTEUR COMIQUE.

C'est par les effets seuls qu'on obtient un succès.

LE FAUX-GOUT.

Des effets j'amenai la mode,
Et combien je m'en applaudis!
Avec des effets, mes amis,
On se passe de style, & rien n'est plus commode:
Continuez, Cliton; poursuivez, Licidas;
Vers l'immortalité l'on ne marche à grands pas,
Qu'en adoptant ce nouveau code.
Pour vous, mes chers amis, dont le noble Phébus,
Dont les Drames sanglans, & sur-tout les Rébus
M'ont jusques à ce jour soutenu sur le Trône,
De ces palmes que je vous donne,
Hâtez-vous de ceindre vos fronts,
Et de la main du Goût recevez la couronne.

(*Un des ſuivants du Faux-Goût lui préſente une corbeille où il croit prendre des palmes*).

Que vois-je ? . . . Ce ſont des chardons. . . .
Ce matin, par mon ordre, on les avoit cueillies
Dans les bois du ſacré vallon,
Et ce ſoir. . . . C'eſt un tour que me joue Apollon.
Les Muſes ſont mes ennemies,
Et ce Dieu me pourſuit ; mais je ne les crains pas.
Venez donc, venez de ce pas,
Répéter avec moi mon Ballet-Pantomime :
Pour les faire enrager je veux être ſublime.

(*Il deſcend du Trône & ſort avec toute ſa ſuite*).

SCENE IV.

THALIE, *ſeule.*

Que ces Meſſieurs ont fait de bruit !
Que de bravòs je viens d'entendre !
Ils ont tant de goût & d'eſprit,
Que de les admirer on ne peut ſe défendre ;
Mais quel eſt ce vieillard par ma ſœur introduit ?

SCENE

SCENE V.

MELPOMENE, LE GRAND CORNEILLE, THALIE.

MELPOMENE.

EH bien, Thalie, eh bien! durant ma longue absence
Vous avez gardé ce séjour
Que l'Auteur de Cinna, que Corneille en ce jour
Vient consacrer par sa présence.

THALIE.

Est-ce lui que je vois?

MELPOMENE.

C'est lui-même.

THALIE.

O bonheur!
Que son aspect me charme!

MELPOMENE.

Oui, voilà le grand homme
Qui de notre Parnasse est la gloire & l'honneur;
Ce Peintre de l'antique Rome,
Cet aigle qui des Cieux atteignit la hauteur,
Du Théâtre François, voilà le créateur.
Le Souverain des Morts permet que j'en dispose:
Tout est-il préparé pour son Apothéose?

THALIE.

Oui, ma sœur: mais hélas! tout n'a point réussi

Comme vous l'eſpériez, & ce grand homme auſſi.
Avant votre départ vous étiez Reine & Muſe,
Et maintenant j'en ſuis confuſe;
C'eſt le Faux-Goût qui ſeul commande ici.

MELPOMENE.

Qu'entens-je !

THALIE.

De ce Temple il a briſé la porte,
Et pour lui réſiſter n'étant pas aſſez forte,
Il m'a fallu céder à la néceſſité.

MELPOMENE.

Le Faux-Goût dans ces lieux ! quelle témérité !
Ce Temple que Sophocle & le terrible Eſchyle
Elevèrent jadis en l'honneur des Héros,
Ce Temple, du Faux-Goût eſt devenu l'aſile !
Quel affront !

THALIE.

Cet affront n'eſt pas des plus nouveaux,
Ce Temple fut jadis détruit par les Barbares.

MELPOMENE *à Corneille.*

C'eſt vous, chez les François, qui l'avez reconſtruit,
Et de vos longs travaux voilà quel eſt le fruit !
O du ſort capricés bizarres !
O revers imprévus !

THALIE *à part.*

Ils peuvent tous les deux
Avoir des ſecrets à ſe dire;
Ce ſont d'anciens amoureux.
Qu'ils jaſent à leur aiſe, & moi je me retire.

SCENE VI.

MELPOMENE, CORNEILLE.

CORNEILLE *après avoir beaucoup regardé le Temple.*

CE Temple, j'en conviens, fut reconſtruit par moi;
Mais depuis mon trépas, quelle bizarre loi
En a changé l'architecture?
Toujours fidèle à la nature,
Dans mes tableaux, dans mes moindres deſſeins,
Elle fut mon guide & mon maître;
Ici j'ai peine à reconnoître
L'antique ouvrage de mes mains.

MELPOMENE.

Vous aviez, il eſt vrai, poſé chaque colonne
Sur de plus larges fondemens.
Vous aviez....

CORNEILLE.

Quel eſt donc ce Trône?

MELPOMENE.

C'eſt le mien.

CORNEILLE.

C'eſt le vôtre! ô fatals changemens!
Ce ſéjour, illuſtre Déeſſe,
Ne devroit-il briller que de faux ornemens?
Un Oripeau frivole, une vaine richeſſe
Y remplaçent les diamants.

Mais que vois-je en ces lieux ? Quelles ſont ces images,
Qui frappent mes regards ſurpris ?
Leurs traits nobles & fièrs....

MELPOMENE.

Ce ſont mes favoris
Les plus fameux, & ceux dont les Ouvrages
Ont le plus enchanté le cœur & les eſprits ;
Ces Buſtes immortels, du vulgaire & des ſages,
Chaque jour dans mon Temple obtiennent les hommages.
Le votre eſt à leur tête : il faut que l'inventeur
Commande au Peuple imitateur.
(*Montrant le Buſte de Racine*).
Racine, dont Boileau fut l'ami, non le maître,
Racine, dont le ſtyle eſt ſi mélodieux,
A vos côtés devoit paroître.
Quel autre a mieux parlé le langage des Dieux ?
Quel autre....

CORNEILLE.

Arrêtez, Melpomène ;
C'eſt à moi d'achever cet éloge flatteur.
Inſtruit des ſecrets de la Scène,
C'eſt moi, qui dois louer mon rival enchanteur :
C'eſt moi, qui de ſes plans ai ſenti la ſageſſe,
La grace de ſon ſtyle, & ſa délicateſſe,
Dans les tableaux brûlans qu'il trace des amours,
Toujours pur, élégant, & ſenſible toujours,
Toujours juſques au cœur ſe frayant une route,
Il ſurpaſſe Euripide, & moi-même ſans doute.

MELPOMENE.

Eſt-il vrai, cependant, je le dis entre nous,
Qu'avec quelque chagrin Corneille le vit naître ?

CORNEILLE.

Corneille de Racine auroit été jaloux !
Muse, apprenez à me connoître :
(*) Je vois d'un œil égal croître le nom d'autrui,
Et tâche à m'élever tout aussi haut que lui,
Sans hazarder ma peine à le faire descendre.
La gloire a des trésors qu'on ne peut épuiser ;
Et plus elle en prodigue à nous favoriser,
Plus elle en garde encore, où chacun peut prétendre.
Tes sont mes sentimens, tels ils furent toujours.

MELPOMENE.

Que je reconnois bien Corneille à ce discours !
Le transport le plus vif, qu'éprouve le génie,
Est l'émulation, & non la jalousie.
Le génie est-il fait pour craindre des rivaux ?
De ce vieillard qui vient après Racine,
(*Lui montrant le buste de Voltaire*).
Connoissez-vous les traits ?

CORNEILLE.

Non, mais je les devine.
C'est Voltaire, à coup sûr, dont les nombreux travaux,
Dont les rares talens ont étonné le monde.
De sa plume docte & féconde,
Que de chefs-d'œuvres sont éclos !
J'ai lû, relû souvent Adelaïde, Alzire,
Mérope, Mahomet, & Tancrede, & Brutus :
Ces traits m'ont rappellé l'ombre du Grand Ninus.
J'y vois sur-tout le feu qui brûle dans Zaïre :

(*) Ces six Vers sont de Corneille.

S'il ne l'inventa point, il aggrandit votre art,
Et rendit plus tranchant le tragique poignard.

MELPOMENE.

Corneille ainsi louer Voltaire!
Voltaire, qui jamais ne le put égaler,
Et qui jusques à soi pensa le ravaler,
Par son étrange Commentaire!

CORNEILLE.

Ce Commentaire m'étonna;
Mais ne me parût point injuste:
J'ai mes défauts qu'il releva.
(*) Voltaire est un autre Cinna,
J'ai dû pardonner comme Auguste:
(*Montrant le Buste de Crébillon*).
De cet autre vieillard rappellez moi le nom?

MELPOMENE.

C'est l'Eschyle François, le sombre Crébillon.

CORNEILLE.

L'ame est à son aspect de terreur pénétrée.

MELPOMENE.

Moi-même ai dans le sang trempé ses noirs pinceaux:
Sa palme est un cyprès qui croît sur les tombeaux,
Et sa main m'abreuva dans la coupe d'Atrée.
On doit le connoître aux enfers.

CORNEILLE.

J'ai souvent admiré l'âpreté de ses Vers.

(*) Deux Vers de Dorat.

De Pélops, la race barbare,
Les fait ſouvent redire aux échos du Tartare.
Les clameurs de Cerbère inſpirent moins d'effroi.
Mais comme avec plaiſir je frémis & m'attriſte
Au ſouvenir d'Électre, au nom de Rhadamiſte !
Près du fier Crébillon, quel autre s'offre à moi ?

MELPOMENE.

C'eſt le vertueux du Belloi,
Né François, il peignit les Héros de la France,
Leurs ſuccès, leurs revers, & ſur-tout leur vaillance.
S'il ne fut point l'égal des Tragiques fameux,
S'il ne fut ni touchant, ni ſublime comme eux,
Il eut l'art de s'ouvrir une route nouvelle.

CORNEILLE.

N'a-t-il pas compoſé le Siége de Calais?
Gaſton & Bayard ? Gabrielle ?

MELPOMENE.

C'eſt lui-même.

CORNEILLE.

Aux Auteurs François,
Du moins pour le choix des ſujets,
Il devroit ſervir de modèle.
Peut-être j'ai peint Rome avec quelque grandeur:
Peut-être mes crayons, qu'en ces lieux on renomme,
Ont aſſez bien rendu ſon antique ſplendeur.
Mais n'eſt-il des Héros que dans la vieille Rome ?
Turenne, de mon tems, le Grand Condé, Villars
Ont cueilli des lauriers autant que les Céſars;
Et l'on a vu fleurir ſur les débris du monde

La tige des Bourbons, en grands hommes féconde,
Des Romains & des Grecs j'admire les vertus;
Mais le bon Henri IV est l'égal de Titus.
Roi! qui de tes sujets te feras toujours plaindre,
Et dont ils béniront toujours le souvenir,
Puissé-je au monde revenir!
C'est toi sur-tout, c'est-toi, que j'aimerois à peindre.
De tout il me faut informer:
Est-il d'autres Auteurs qui marchent sur mes traces?

MELPOMENE.

(*) Il en est jusqu'à trois que je pourrois nommer.

CORNEILLE.

C'est beaucoup.

MELPOMENE.

Mais des trois Horaces,
Un seul, vous le savez, subjugua ses rivaux.
J'en connois un, dont les travaux....
N'allons pas au Public dévoiler ce mystère;
Son silence prudent m'ordonne de me taire....
Viendroit-on m'annoncer quelques malheurs nouveaux?

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, THALIE.

THALIE.

SI vous saviez, ma sœur, quel danger vous menace...
Frémissez... Du Faux-Goût vous connoissez l'audace,

(*) Ce Vers est de Boileau.

A l'inſtant même on vient de l'informer
Que Corneille étoit dans ce Temple,
Et que voulant donner un courageux exemple,
Pour Souverain nous l'allions proclamer.
De ſon char à ces mots, l'uſurpateur s'élance,
Il raſſemble tous ſes ſoldats :
Les ſots dont la foule eſt immenſe,
Courent à l'envi ſur ſes pas;
C'eſt Cliton qui marche à leur tête;
Ce Dramaturge altier, la fureur dans les yeux,
Menace d'envahir ces lieux.
De ce Temple, de vous la ruine s'apprête,
Tremblez, vous dis-je.

MELPOMENE.

Moi, trembler!
Moi, craindre ce tyran des Filles de Mémoire!
Corneille, en ſe montrant, va bientôt l'accabler.

CORNEILLE.

(*) Trop peu d'honneur pour moi ſuivroit cette victoire;
A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.

MELPOMENE *à Corneille.*

N'importe : le Faux-Goût tomba ſous vos efforts,
Dès qu'il pût autrefois vous voir & vous entendre;
Dans le ſombre Empire des morts
Vous le ferez encor deſcendre.
Son audace eſt au comble, allons la réprimer;
Qu'en frémiſſant il vous contemple.
(*A Thalie*).
Et vous, que ſa menace eût dû moins alarmer,
Continuez, ma ſœur, à veiller ſur ce Temple.

(*) Vers du Cid.

SCÈNE VIII.

THALIÉ, *ſeule.*

Ils eſpèrent tous deux ſubjuguer le Faux-Goût ;
Mais la conquête eſt peu facile :
Jadis ſon ſceptre étoit fragile ;
Ce tyran, dans ce ſiècle, eſt adoré par-tout.
Nos Dames aujourd'hui ne ſont plus amuſées
Que par des Concettis, ou de froids jeux de mots ;
Pas un écrit ſolide, & cent livres nouveaux ;
Plus de génie en France, & par-tout des Muſées.
Du Parnaſſe, autrefois, pour franchir les ſentiers,
Il falloit à perte d'haleine,
Travailler nuit & jour, veiller des mois entiers,
Notre poëtique Domaine
S'élevoit autrefois ſur des ſommets altiers ;
Mais aujourd'hui le Parnaſſe eſt en plaine ;
Et tout le monde y court, Bourgeois ou grand Seigneur,
Tout le monde aujourd'hui veut devenir Auteur.
Je vois l'auguſte Melpomène,
Reparoître en ces lieux la douleur ſur le front ;
Auroit-elle eſſuyé quelque ſanglant affront ?

SCÈNE IX.

MELPOMENE, THALIE.

THALIE.

NOBLE Divinité de la Tragique Scène,
Eh bien ?

MELPOMENE.

Eh bien ! ma ſœur, le Faux-Goût a vaincu.
Corneille dans le Camp à peine avoit paru,
D'abord on l'accable d'injures,
Et bientôt du Génie affrontant le pouvoir,
Sur ſes cheveux blanchis les traîtres font pleuvoir
Un énorme amas de Brochures.
Sous ce fardeau prêt à périr,
Corneille en ſeroit mort, s'il avoit pû mourir.

THALIE.

Quelle Divinité l'a ſouſtrait à leur rage ?

MELPOMENE.

C'eſt Apollon ; du haut des Cieux,
Il voit ce vieillard qu'on outrage :
Il s'indigne, il deſcend porté ſur un nuage,
Et le dérobe à tous les yeux.
Mais voici nos vainqueurs barbares :
Puiſſent bientôt les juſtes Dieux
Punir leur inſolence ! . . .

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LE FAUX-GOUT, sa Suite.

LE FAUX-GOUT. *remontant sur le Trône.*

ALLONS, amis, fanfares!
(*On entend au lieu de Trompettes des cornets à bouquin*).
Peuple, en ce Temple réuni,
Célébrez par vos chants ma conquête héroïque.
(*On entend un Chœur de voix très-discordantes, qui chantent victoire, victoire*).

THALIE.

Silence, Monsieur Gluck! Taisez-vous, Piccini,
Devant cette belle musique.
(*On entend une autre Symphonie tout-à-fait agréable.*
Mais, quelle mélodie à ces sons discordans,
Vient tout-à-coup mêler ses airs doux & touchans!
C'est Apollon qu'elle annonce peut-être....
C'est lui-même, en effet: le vengeur des talens
Dans ce Temple devoit paroître.
(*Apollon paroit dans un nuage avec le Grand Corneille, & s'arrête à une certaine hauteur*).

APOLLON *au Faux-Goût.*

Vois-tu le Grand-Corneille assis à mes côtés?
De mes suprêmes volontés,
Son aspect doit t'instruire & me faire connoître.
*) Tyran, descends du Trône, & fais place à ton maître.

(*) Vers d'Héraclius.

LE FAUX-GOUT.

Eſt-ce à moi que s'adreſſe un ſemblable diſcours?

APOLLON.

A toi-même. Corneille eſt le Dieu de la Scène.
Sur le Trône de Melpomène,
C'eſt à lui de monter, & de règner toujours.
Que dis-je! il faut un double Trône
Pour ce Poëte créateur.
Il compoſa *le Cid*, ainſi que *le Menteur*,
Et Thalie, à ſon tour, lui doit une couronne.
Le premier, de la Liberté
Il oſa retracer les charmes:
Le premier, aux Héros il arracha des larmes
En faveur de l'humanité.
Des Romains, le premier, offrant la vraie image,
Au reſte des mortels il inſpira l'ardeur
De s'élever à leur grandeur,
Et de les paſſer en courage.
Tout Romain dans le cœur, de ces hommes fameux
Lui-même eut la fierté, la noble indépendance,
Et ſe fit la loi, dès l'enfance,
De penſer & d'agir comme eux.
Le front ceint des lauriers d'une double victoire;
Quels rivaux, s'il en eût, de l'éclat de ſa gloire
Pourroient n'être point éblouis?
De ſes contemporains j'aime les doctes veilles:
Mais, qui n'admire point dans l'ainé des Corneilles,
L'écrivain le plus grand du Siècle de LOUIS?
Les Rois, nés pour régir la Terre,
Les Grands, qui conſeillent les Rois,
L'homme d'État, qui fait fleurir les Loix,

Le Héros, qui de Mars gouverne le tonnerre,
Tous les mortels, par lui, sont formés aux vertus.
Turenne, dans Sertorius,
Puisoit des leçons sur la guerre.
Tel que moi-même enfin, tel que le Dieu du jour,
Corneille, des rayons qu'il lance,
Éclaire incessamment le terrestre séjour.
Othon & Suréna, des dangers de la Cour
Instruisent l'humaine prudence :
Cinna fait aimer la clémence,
Et le Cid a prouvé qu'il connoissoit l'amour.

LE FAUX-GOUT.

Cinna ! le Cid ! mauvaises Tragédies ;
Ouvrages de Déclamateur.
Vainement au Théatre elles sont applaudies :
Je serois bien fâché que l'on m'en crût l'auteur.
J'ai plus de goût que lui, ma Muse est plus hardie :
Eh ! qui n'est point charmé de mon style enchanteur ?
Mes Vers sont pleins de mélodie,
Et les siens. . . .

APOLLON.

Et les siens ! . . Respecte leurs défauts.
Le génie en sa course impétueuse, altière,
Souvent, je l'avourai, marche à pas inégaux ;
Mais un seul lui suffit pour franchir la carrière,
Et pour laisser à la barrière,
Se traîner loin de lui, ses impuissans rivaux.
Toi qui viens d'usurper sa place,
Cède-là donc sur l'heure, ou crains que ton audace
N'arme enfin le bras d'Apollon.

LE FAUX-GOUT.

C'eſt moi qui dois règner dans le ſacré vallon.
Ce Trône m'appartient, je n'en veux point deſcendre,
Et contre tous les Dieux, je ſaurai me défendre,
Les Dieux à mes pareils cauſent peu de terreurs.

APOLLON.

Tu les blaſphêmes! eh bien! meurs.

(*Apollon lui lance une flêche, & le tue*).

Cette flêche à Python, jadis, ôta la vie:
Puiſſe-t-elle punir un vil ſéditieux!

(*On emporte le Faux-Goût dans la Couliſſe, & ſa ſuite diſparoît avec lui*).

THALIE.

Il tombe.

MELPOMENE.

Il eſt frappé.

LE FAUX-GOUT.

(*) J'expire! Il eſt des Dieux!

APOLLON.

C'eſt ainſi qu'Apollon ſe venge d'un impie.

(*Le nuage deſcend ſur le Théâtre. Apollon en ſort, & conduit lui-même le Grand Corneille ſur le Trône.*

(*) Hémiſtiche de Dubelloy.

SCENE XI & dernière.

APOLLON, LE GRAND CORNEILLE, MELPOMENE, THALIE.

APOLLON.

MUSES, à ses talens, ainsi qu'à ses vertus,
Rendez les honneurs qui sont dûs:
D'Apollon les Beaux-Arts suivent par-tout les traces,
Et pour fêter Corneille, ils vont s'unir aux Grâces.

Les Beaux-Arts entrent en foule, & forment un Ballet qui finit la Pièce.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *La Centenaire de Corneille*, ou *le Genie vengé*, Comédie en un Acte & en Vers, & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre la représentation & l'impression. A Paris, le 31 Octobre 1784,

SUARD.

Vu l'Approbation, permis de représenter & imprimer. A Paris, ce 5 Novembre 1784, *LE NOIR.*